

« La classe est un lieu où l'on accède au commun »

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE MEIRIEU

Philippe Meirieu, professeur en sciences de l'éducation, est également un acteur des réformes éducatives, puisqu'il a notamment été, de 2010 à 2015, vice-président de la Région Rhône-Alpes délégué à la Formation tout au long de la vie. Auteur de nombreux ouvrages sur la pédagogie, il publie fin août *Ce que l'école peut encore pour la démocratie* (Editions Autrement). Il rappelle ici les limites de l'enseignement à distance imposée par la crise sanitaire. La classe est avant tout un collectif incarné, dit-il. Or, la logique individualiste qui a inspiré la philosophie de la continuité pédagogique perdue aujourd'hui dans l'apologie du télétravail. Face à cela, il propose une mobilisation collective et participative. Pour éviter un retour du « productivisme scolaire », il propose un enseignement notamment fondé sur l'accès à l'art et la culture.

Globalement, qu'a révélé la crise sanitaire dans le système éducatif français ?

Tout le monde a légitimement souligné que cette crise était un formidable révélateur des inégalités. C'est particulièrement vrai en matière éducative : les inégalités matérielles et sociales, linguistiques et culturelles, ont fait exploser le semblant d'unité du système. Et ceci jusqu'à cette reprise par les enfants des parents volontaires qui a laissé de côté ceux qui étaient les plus éloignés de l'école. Il y a là des réalités qu'on connaissait, mais qu'on ne pourra plus faire semblant d'ignorer et sur lesquelles il est temps d'agir¹.

Mais il un autre élément fondamental à mes yeux a aussi été révélé : la nécessité de faire de l'école un outil de construction d'un collectif solidaire... bien loin des songeries scientistes et des propositions technocratiques qui voulaient laisser croire qu'on pouvait réduire l'enseignement à la délivrance de programmes individuels de travail, strictement adaptés à chaque sujet, dans une logique d'exécution et de concurrence.

¹ Voir, sur ces points, l'analyse de l'auteur pour *LE CAFE PEDAGOGIQUE* :

<http://www.cafepedagogique.net/lexpresso/Pages/2020/04/17042020Article637227058065674645.aspx>

En ce qui concerne la continuité pédagogique, qu'avez-vous pensé des solutions proposées par le ministère et mises en œuvre par les enseignants ?

La notion de « continuité pédagogique » a été, d'emblée, ambiguë. Au début, elle a pu être comprise par certains enseignants et de nombreux parents comme la garantie que l'école allait continuer comme avant, mais à distance. Le nom même du dispositif du Centre national d'enseignement à distance (Cned), « *Ma classe à la maison* », pouvait laisser penser que l'on « transplantait » tout simplement l'école dans la famille. Cela s'est vite avéré illusoire : impossible de poursuivre une progression collective et d'assurer un suivi individuel à travers les outils numériques. Et pas seulement en raison de l'inégalité des conditions matérielles de travail de chaque enfant ou de l'imperfection des outils numériques, mais parce que l'activité pédagogique elle-même est incompatible avec la dispersion et la segmentation de l'enseignement à distance.

L'école, en effet, n'est pas seulement un « espace-temps » pour apprendre, c'est un lieu pour « apprendre ensemble », un lieu où l'on respecte les singularités, mais un lieu, aussi, où l'on accède au « commun » : à des savoirs communs et, simultanément, à des règles communes qui permettent de travailler ensemble et de « faire ensemble société ». Une classe n'est pas réductible à une juxtaposition d'interventions individuelles, aussi ajustées soient-elles. Les apprentissages comportent une dimension sociale et ne peuvent, en aucun cas, être totalement « individualisés », même avec des procédures standardisées, « validées » par la recherche « scientifique ». La classe est un espace symbolique où la figure tutélaire du maître incarne l'exigence de précision, de justesse et de vérité mais garantit aussi que chacune et chacun est appelé au partage des savoirs. Et cette garantie s'exprime au quotidien par chaque geste de l'enseignant, par sa manière d'habiter, au sens propre et au sens figuré, l'institution.

Certes, on peut imaginer que « quelque chose » de cela peut exister à travers des dispositifs à distance, mais, de toute évidence, avec une sélection sociale et psychologique particulièrement sévère. Et, même pour ceux et celles qui surnagent ainsi, une dimension manque incontestablement : les enfants et les adolescents ont besoin d'un collectif incarné pour se sentir impliqués et s'engager dans une activité. La coopération n'est pas seulement un bel idéal, c'est une nécessité vitale que nous devons mettre au cœur de l'éducation et de l'école. Nous avons besoin, pour cela, de développer l'entraide entre élèves, les travaux de groupes, la réflexion collective (avec, en particulier, des « ateliers philo ») et aussi tous les dispositifs qui ressemblent au « conseil » dans la pédagogie Freinet : des rencontres, organisées en amont, où tous les élèves peuvent s'exprimer sur ce qu'ils vivent et faire des propositions qui sont soumises au groupe. Certains enseignants ont tenté de le faire, tant bien que mal, pendant la période du confinement. Il ne faudra pas oublier que c'est ce qui a été le plus difficile et qui a le plus manqué à tous nos élèves. Ce devra être une priorité au moment de la reprise.

En quoi la construction de ce collectif vous apparaît-elle si importante précisément aujourd'hui ?

Parce que nous vivons sur un implicite idéologique que la crise sanitaire a, tout à la fois, mis à jour et renversé : le fait qu'un collectif ne serait qu'un ensemble d'individus

juxtaposés. Je sais bien que nul ne disait explicitement cela, mais tout se passait comme si nous validions cela en permanence : les stratégies individuelles, en matière scolaire, comme en matière de santé ou de culture étaient considérées comme porteuses de progrès pour tous. C'était l'idéologie des « premiers de cordée », des « gagnants » et des « start-up », l'exaltation de la sélection par l'entrepreneuriat et le mérite individuels. Au bout du compte, la notion de « bien commun » (au singulier et au pluriel) n'était plus, dans la société, qu'un cache-sexe... Tandis que celle de coopération ne parvenait pas à s'imposer dans les pratiques pédagogiques ordinaires.

On dira : c'est fini maintenant ! La crise a mis en évidence notre profonde solidarité et nous entrons dans une ère nouvelle. Est-ce si sûr ? Que penser, par exemple, de l'éloge du télétravail qui serait amené à se pérenniser pour le plus grand bien de tous ? Il y a, sans doute, des formes de collaboration possible dans le télétravail, mais l'idée que la juxtaposition d'individus, chacun derrière leur écran, pourrait constituer l'équivalent d'un collectif concret est trompeuse : dans le télétravail, l'activité risque d'être de plus en plus prescrite, avec des protocoles standardisés, et, surtout, chacun est dans son tube : le cadre ne rencontre plus la femme de ménage. L'altérité passe sous les fourches caudines du numérique : vous êtes dans un clan, assigné à la rencontre du même et à la reproduction de ce que vous avez déjà fait : « Vous avez aimé... vous aimerez (*la même chose*) », disent les sites d'achat. Tout le contraire de l'ambition de l'école républicaine où l'on rencontre ceux et ce que l'on ne connaît pas !

Comment, à votre avis, va se passer la rentrée de septembre ?

Il est encore trop tôt pour savoir quelles seront les conditions sanitaires dans plus de trois mois. Mais je crains qu'il faille se préparer à une rentrée hors-norme. Et je ne voudrais pas que l'alliance de l'improvisation et de la technocratie nous amène à de nouvelles absurdités. Il n'est absolument pas envisageable, à mes yeux, même si le protocole sanitaire à appliquer est sensiblement le même que celui d'aujourd'hui, de ne laisser venir à l'école que les enfants des parents volontaires. Il ne serait absolument pas acceptable, non plus, d'imposer aux professeurs de systématiser l'enseignement à distance, comme a pu, à un moment, le laisser entendre le ministre. Et, bien sûr, je ne voudrais pas qu'on en profite pour externaliser l'éducation artistique et l'EPS, au risque immense de renforcer les inégalités entre les territoires et de dessaisir les enseignants de ces domaines essentiels. Si les conditions sanitaires ne permettent pas de revenir à une scolarisation de tous les élèves à temps plein, le plus raisonnable serait sans doute d'allier une présence obligatoire à l'école, éventuellement en utilisant un système de roulement, avec un complément à distance, et cela pour tous les élèves.

Mais ce système supposerait un travail pédagogique de conception et de mise en place considérable de la part des enseignants et des équipes éducatives. Il faut anticiper ce travail dès que possible par une concertation approfondie avec les organisations syndicales, une réflexion avec les mouvements pédagogiques et une recherche d'articulation optimale avec le Cned et le réseau Canopé. Il faudra aussi donner du temps aux équipes pour s'organiser : pas question de se limiter à une journée de prérentrée ! Il faut repousser la rentrée d'une dizaine de jours au moins pour que, dans toutes les écoles, dans tous les établissements scolaires, on puisse,

non seulement organiser matériellement l'accueil des élèves, mais aussi préparer leur prise en charge pédagogique.

Il est temps que le ministère et la hiérarchie scolaire changent radicalement d'attitude : aux injonctions et à l'autosatisfaction, il faut substituer une mobilisation collective et une vraie confiance dans les personnes. Il faut renverser la pyramide. L'essentiel, c'est ce qui se joue entre le maître et les élèves : il faut partir de là. Et se mettre au service de cela. Avec plus d'humilité et de souci d'accompagnement que de prétention à occuper les médias pour donner à l'opinion publique le sentiment que « tout est sous contrôle ». Les enseignants n'en peuvent plus d'être « sous contrôle » !

Et, plus généralement, dans quel état d'esprit croyez-vous que les choses vont reprendre ? Aura-t-on tiré les enseignements de la crise pour repenser la mission même de l'école ?

Je crains qu'après quelques mois où l'école se sera faite à distance et de manière perlée, nous assistions à une forme de « productivisme scolaire » : des parents anxieux et une hiérarchie inquiète peuvent pousser les enseignants à « courir après le programme » et à chercher absolument à « rattraper le retard ». On risque, plus que jamais, de se crisper sur une vision étroite des « fondamentaux » (lire, écrire, compter, mémoriser tout ce qu'il faut pour réussir les contrôles et examens). Nul doute, d'ailleurs, que les « EdTech » et toutes les officines privées de soutien scolaire surfent sur la vague et multiplient les propositions alléchantes pour garantir, moyennant finances, la réussite scolaire !

Or, cela se fera évidemment au détriment de la dimension proprement culturelle de la transmission, de la réflexion sur les questions fondatrices qui donnent sens au savoir scolaire, tant dans le domaine scientifique qu'artistique et qu'il revient aux enseignants de mobiliser. Il ne faudrait pas qu'après une période où nos enfants auront pu percevoir un bouillonnement intellectuel sur « le monde d'après », l'école apparaisse comme une manière de « revenir aux choses sérieuses », c'est-à-dire aux choses qu'on apprend sans réfléchir ni discuter. Il ne faudrait pas, non plus, qu'après un moment qui a fait apparaître des interrogations existentielles fortes, l'école sacrifie l'éducation artistique et culturelle, au prétexte que ce n'est pas là l'essentiel et qu'il faut maintenant « cravacher » pour se remettre à niveau.

Nos enfants auront, en effet, plus que jamais besoin de l'art et de la culture qui permettent de se construire des images pour « panser » et penser leurs angoisses, fabriquer du « commun » tout en respectant les singularités. Il faudra donc veiller, dans le cadre des enseignements eux-mêmes, à ménager des rencontres avec le vivant, l'inachevé, l'imprévu... et ne pas se contenter de transmettre des « savoirs fossiles » dans ce que le pédagogue Paulo Freire appelait une « pédagogie bancaire » tandis qu'à côté les élèves continueront à consommer les standards de Netflix.

Pourquoi cette dimension culturelle est-elle si importante à vos yeux pour notre avenir ?

Parce qu'elle est profondément subversive, au meilleur sens du terme : elle permet de se reconnaître dans l'objet artistique ou culturel sans être violé dans son intimité.

Elle offre une médiation infiniment précieuse pour se relier aux autres, bien loin du narcissisme des techniques du « développement personnel » qui font florès aujourd'hui et prétendent soigner l'individu alors qu'elles l'enferment dans son individualisme. Ne doutons, en effet, que le « marché du bien-être » cherche à tirer profit de la situation et, avec l'appui de nombreux médias, offre une solution néolibérale à la crise au risque de saper en profondeur les tentatives de construire des solidarités.

Contre cette tentation, je crois à la vertu d'une éducation authentiquement émancipatrice. Quand la société marchande fait miroiter à nos enfants un monde-magasin offert à leurs caprices, nous devons leur faire découvrir un monde-trésor, un espace de recherche fabuleux offert à leur curiosité. Quand les médias leur montrent une réalité qui fascine, sidère ou terrorise et à laquelle il faut se résigner, notre éducation doit les amener à interroger, questionner, interpeller pour constater que rien, jamais, n'est définitivement joué. Quand, partout, on leur susurre à l'oreille qu'ils ne peuvent trouver leur plaisir que dans la consommation effrénée de l'épuisable, notre éducation doit démontrer, au quotidien, que le vrai plaisir est dans le partage de l'inépuisable : les œuvres d'art et de culture, les connaissances et les savoirs, la transmission et la création... tout ce qui peut se multiplier à l'infini puisque chacune et chacun, en y accédant, n'en prive personne et que quiconque y accède peut le partager autant qu'il veut avec autrui... Et c'est bien là, j'en suis convaincu, le nœud culturel, anthropologique même, de la « révolution » qui nous sauvera peut-être...

Propos recueillis par Xavier Molénat et Naïri Nahapétian